

Esteban Bedoya

**LA FOSSE
AUX OURS**

Nouvelles

Traduit de l'espagnol (Paraguay)
par Frédéric Gross-Quelen

La dernière goutte

La fosse aux ours

« Elle voyait le cercle silencieux des yeux étincelants, des langues impatientes et des respirations en suspens se refermer lentement sur elle, comme elle en avait vu d'autres le faire sur ses ennemis en déroute. »

JACK LONDON

I

Les curieux étaient attroupés devant la porte de la chambre 202 comme les poules vont au grain et, à la vue du corps étendu sur le tapis d'arabesques, ils caquetaient et rumaient leurs larmes de douleur. Pâtüre délicate, Vivianne gisait livrée à la voracité des pensionnaires. L'hôtelier avait essayé de couvrir les membres glacés de la jeune fille au teint caramel. En vain. Elle était aussi exposée que l'ultime chef-d'œuvre d'Helmut Newton, en appui sur le bras droit, les jambes légèrement fléchies. La beauté, la plasticité de la jeune fille évoquaient la vie même. Mille montagnes d'or n'auraient pas rayonné plus que ses fesses fermes ; et ses seins, couronnés de vermeil par deux fruits des bois, s'offraient comme le plus appétissant des délices. Était-ce pour regagner sa

place auprès des dieux qu'un tel prodige de la nature avait décidé de mourir ?

Dans la chambre, tout était intact. Même le poste de radio était encore réglé sur une émission de la Suisse romande. « *La météo prévoit des tempêtes de neige et une chute graduelle de la température**. » Le lit non plus n'était pas défait. Tout était encore disposé selon l'ordre rationnel que Vivianne savait imposer aux choses.

L'officier Frederick Etter écarta poliment les curieux. Il s'agenouilla derrière le corps et posa sur celui-ci le regard d'un glouton qui convoite la dernière bouchée du banquet. L'hôtelier et les autres « habitués » lui répondirent par une salve de jurons silencieux. Dans l'assistance, on le maudissait, on le jalousait ; Etter n'y prêta pas attention. Il ordonna qu'on dégage les lieux et s'assit sur le bord du lit pour réfléchir. Il cherchait une explication. Ses yeux, perçants comme ceux d'un oiseau de nuit, s'attardèrent sur les stigmates qui rougissaient la taille de la victime. On aurait dit la trace qu'impriment des doigts sur du sable humide. « Quelle force, l'assassin, pour la maintenir avec autant de brutalité ! La prendre par-derrière ! » pensa le policier. Il se releva et, sans la quitter des yeux, il s'exclama : « *Schade ! Schade !* » Et ces mots sonnèrent comme un dernier hommage à la victime.

Chaque fois que l'officier dardait son regard d'oiseau de proie sur l'intimité de Vivianne, García souffrait le martyr. Il s'était réfugié derrière le seuil de la porte, rongé par la jalousie, mais il tenait bon. C'était un mâle, un vrai, comme Canuto Noble (son assistant inefficace

et confident fidèle) avec lequel il était en compétition mais qui paraissait, lui, plus avide de contempler cette femme sublime totalement offerte que préoccupé par l'arrestation de l'assassin. Gregorio García était le propriétaire de l'hôtel et l'éditeur d'une feuille de chou, *Les Bonnes affaires*. Son petit univers de patron, désormais, n'avait plus aucun sens. Toutes ses illusions étaient carbonisées. Gregorio (« Grigu » depuis son arrivée en Suisse) s'était pris à rêver au jour de ses noces, au foyer, aux enfants que lui donnerait Vivianne, et maintenant, plus que tout autre, il voulait que justice soit faite. Il avait son idée concernant l'assassin. Il se sentait impuissant et, fou d'angoisse, attendait qu'on l'interroge. Pas un seul instant son regard n'abandonnait le corps immobile de son adorée. Même du fin fond de sa mort, elle le narguait de ce petit sourire indifférent, comme chaque jour d'ailleurs.

« Pourquoi a-t-il fallu que ça se passe comme ça ? Pourquoi ne peut-on pas changer le destin ? Pourquoi a-t-il fallu que je loue une chambre à ce vendeur de mes deux ? » se répétait García en attendant de faire connaître sa version des faits à l'officier de police.

II

Quand on traverse l'Aare en passant le pont métallique qui relie les deux rives du fleuve à la hauteur de la Thunstrasse, on éprouve la même sensation qu'en mettant un pied sur la passerelle d'un énorme navire tout prêt de lever l'ancre. On a l'impression de pénétrer dans un lieu sans pareil, nimbé d'une telle harmonie

que seul un apaisement psychique peut en émaner. À cet endroit, précisément, durant les nuits d'hiver, tandis que le silence et le froid s'adonnent à leur idylle, il est possible d'entendre le fleuve courir entre les pierres. Il a fallu des siècles pour que ses eaux couleur de menthe façonnent une péninsule qui, au grand dam des puritains, exhibe le contour d'un pénis arrogant (d'aucuns en parlent plutôt comme d'un « appendice aux méandres du fleuve » ou d'une « espèce de langue »). C'est ici que se dresse l'austère et protestante ville de Berne, orgueil des descendants du duc Bertold V.

Une rumeur affriolante circulait à propos de cette ville : on racontait qu'elle abritait un groupe de sorciers dirigé par un druide. Le « vendeur de panneaux solaires » en avait eu vent et pour rien au monde il n'aurait laissé filer l'occasion d'en vérifier le bien-fondé : l'ésotérisme le titillait, et les expériences transgressives ne le dérangeaient guère. Il y voyait en outre un dérivatif à l'ennui que lui causaient son travail et tous les poncifs qu'on colportait sur Berne. « Alors ? C'est ici qu'Einstein est passé à la postérité ? Tant mieux, il devait être intelligent, ce juif ! Et moi ? Mieux vaut ne pas comparer nos talents respectifs », se dit-il pour s'encourager. Sur ce, il descendit du tramway. Une fois sur le trottoir, tel le conquistador qui plante son épée dans la terre, il pivota sur lui-même et observa la foule de jeunes gens et de vieillards qui s'éparpillait comme des feuilles balayées par le vent.

Miguel Podestá laissa les flocons de neige imprégner son chapeau tyrolien. Il adorait le froid. Ça lui permettait

surtout d'imiter les trains de son village, en soufflant des bouffées de vapeur comme si sa bouche était un volcan. En dépit de ses racines, profondément entortillées à Capiáta¹, c'était un cosmopolite. Cinquième fils d'une fratrie de sept, il avait toujours fait preuve d'un don exceptionnel pour la mémorisation (numéros de téléphone, formules mathématiques, citations extraites de livres, noms d'auteurs, dates d'anniversaire, articles de la Constitution, versets et références bibliques, etc.)

Cette prédisposition lui avait permis d'entrer à l'université où, en un temps record, il avait obtenu un diplôme de préparateur en pharmacie. Cette discipline était bien en deçà de ses ambitions; rien au monde n'aurait été trop grand pour lui, n'avait été cet échec lamentable à l'examen d'entrée d'une prestigieuse institution scientifique d'Argentine où il envisageait de poursuivre ses études supérieures. La vie recèle tant d'injustices! Après cet examen raté, il eut toutes les peines du monde à se relever d'une dépression, à refaire surface. Il passa longtemps sa vie à sillonner en tous sens la moiteur de la pampa, comme une embarcation à la dérive, avant d'échouer à La Plata, ville que ses rafles policières distinguaient. Alors même qu'il pensait ses plaies dans le lit d'Alejandra Holguín, dite « la disparue », Podestá fut jeté en prison. La présence, en ses souterrains sordides, du représentant du Nonce apostolique parut l'apaiser. Mais Podestá n'avait rien à confesser, tout juste quelques bricoles pour contenter les exigences du Saint-Office, rien de plus.

¹Village situé à vingt kilomètres d'Asunción. (NdA)